

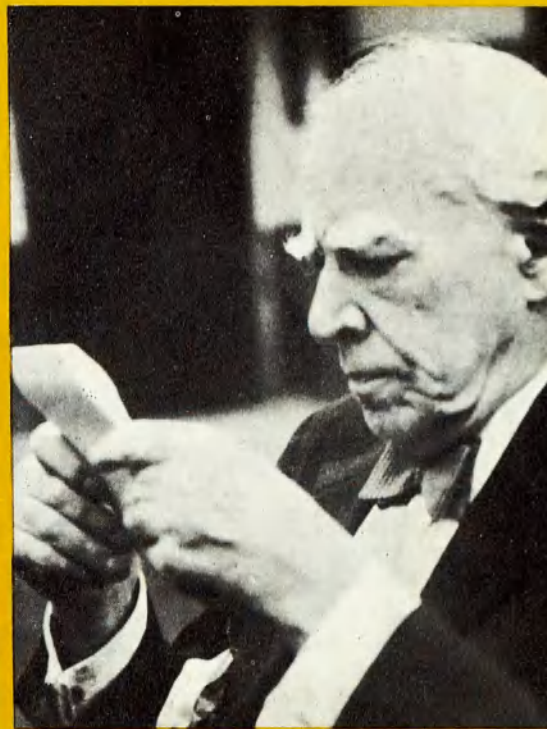
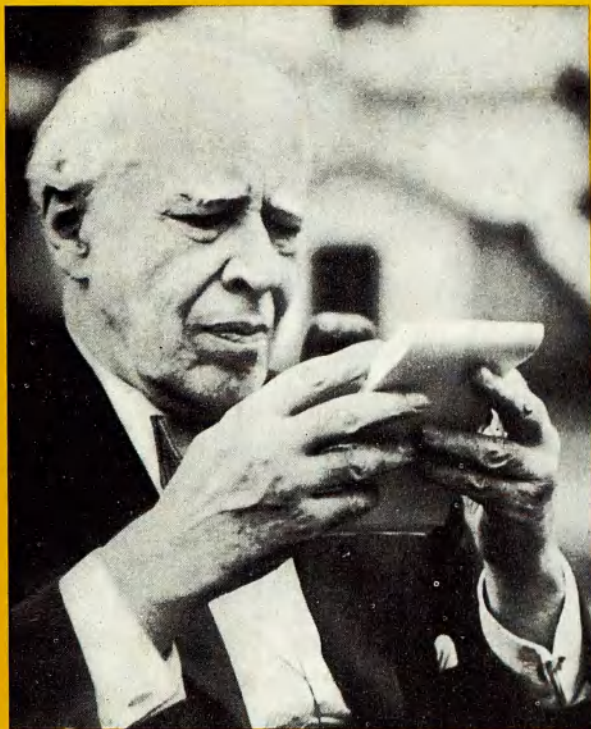
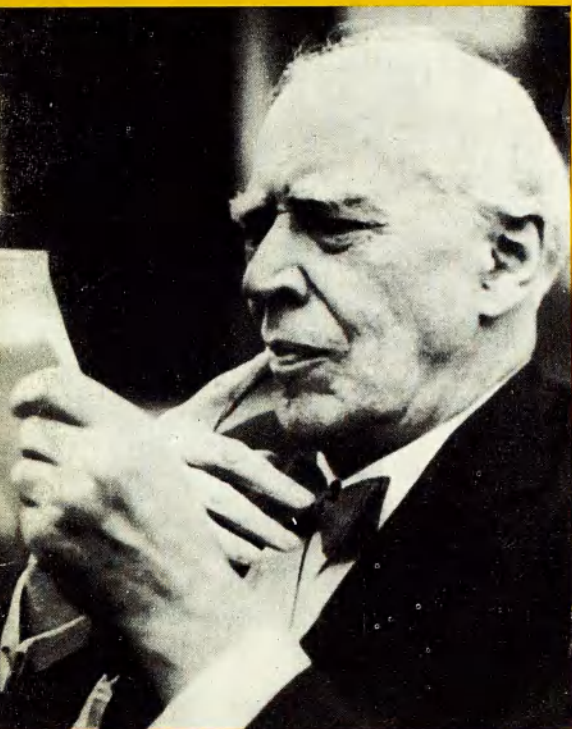


Le

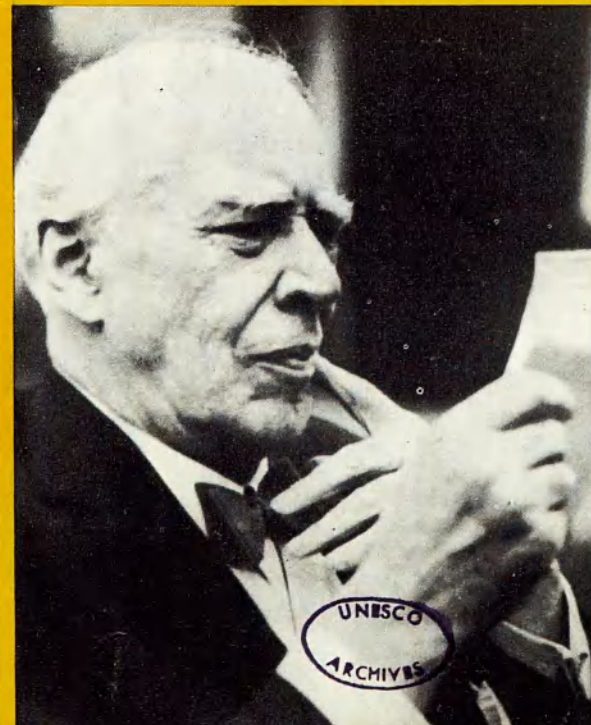
UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE.

Courrier

NOVEMBRE 1963 (XVI^e ANNÉE) - FRANCE : 0,70 F. - BELGIQUE : 10 Fr. - SUISSE : 0,80 Fr.



Constantin Stanislavski UNE RÉVOLUTION DANS LE THÉÂTRE



NUMÉRO 11

PUBLIÉ EN
9 ÉDITIONS

Française
Anglaise
Espagnole
Russe
Allemande
Arabe
U. S. A.
Japonaise
Italienne



NOTRE COUVERTURE

On commémore cette année le centième anniversaire de la naissance de Constantin Stanislavski, acteur et metteur en scène russe. Artiste inspiré et scrupuleux, travailleur infatigable, il donna à l'art dramatique une forme nouvelle. Son influence, vingt-cinq ans après sa mort, s'exerce toujours dans le monde entier. (Voir article page 12).

Photos officielles soviétiques

Pages

- 4 L'UNESCO AU CONGO**
Par Garry Fullerton
- 12 UNE RÉVOLUTION DANS LE THÉÂTRE**
Constantin Stanislavski, acteur et metteur en scène
Par Grigori Kristi
- 15 MA VIE DANS L'ART**
Le testament spirituel de Stanislavski
- 20 NOTATIONS ARTISTIQUES**
Les carnets de Stanislavski
- 23 A LA RECHERCHE D'UNE LANGUE UNIVERSELLE**
Par Mario Pei
- 24 " ALLO ! HALLO ! " OU L'ART DE COMMUNIQUER**
Un film Unesco sur l'histoire de l'information
- 28 CARTES DE VŒUX DE L'UNICEF**
- 30 LE MYSTÈRE DE MARAJO**
Une civilisation disparue
Par Alfred Métraux
- 33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**

Mensuel publié par :

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :

René Caloz

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)
Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)
Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)
Edition allemande : Hans Rieben (Berne)
Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Edition japonaise : Shin-Ichi Hasegawa (Tokyo)
Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)

Maquettiste :

Robert Jacquemin

Ventes et distribution :

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.
Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.



Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 francs français ; 100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.

MC 63-1-185 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.

PARMI les nombreuses civilisations dont les débris jalonnent le Nouveau Monde, peu ont autant intrigué les archéologues que celle qui a fleuri dans l'île de Marajo à l'embouchure de l'Amazone. Ses artisans nous sont inconnus et leur disparition est, sans doute, antérieure au débarquement des Européens sur la côte du Brésil.

L'existence de ce foyer de civilisation dans une région aussi insolite avait, dès le xix^e siècle, suscité les spéculations les plus hardies. Que n'a-t-on écrit à ce sujet ? Tour à tour, Egyptiens, Phéniciens et même Vikings furent évoqués pour expliquer le contraste entre ces vestiges d'un peuple ayant atteint à un niveau de civilisation relativement avancé et la pauvreté du milieu physique et humain. Il y avait, en fait, quelque chose de paradoxal dans la présence d'un art à la fois original et raffiné dans une partie du continent que l'on imagine avoir toujours été le domaine de tribus barbares.

En outre, rien ne destinait cette terre alluviale, située sous l'Equateur, à devenir un centre artistique. Selon les saisons, cette grande île se transforme en lacs et en marécages ou en plaines poussiéreuses. Çà et là, à l'époque des crues, des monticules, les uns naturels, les autres artificiels, émergent des eaux et servent de refuge aux hommes et aux animaux. Ce cadre convient à peine à des groupes primitifs pratiquant une agriculture rudimentaire à laquelle s'ajoutent les produits de la pêche ou de la chasse.

Tel était, en fait, le genre de vie des tribus que les Portugais y trouvèrent au xvii^e siècle et qu'ils s'empresèrent d'exterminer. Cependant, une partie de l'île a été occupée jadis par un peuple sédentaire qui a su admirablement tirer parti du territoire qui lui était échu. Ses villages s'élevaient sur des tertres que jonchent aujourd'hui des tessons de poterie. Ses cimetières abondent en pièces de poterie et en objets en argile, qui ont permis une reconstruction partielle de la culture d'un peuple dont le nom même nous est inconnu.

Ces « Marajoaras » — ainsi nommés pour éviter les périphrases — étaient certainement dotés d'une organisation sociale et politique relativement complexe. En

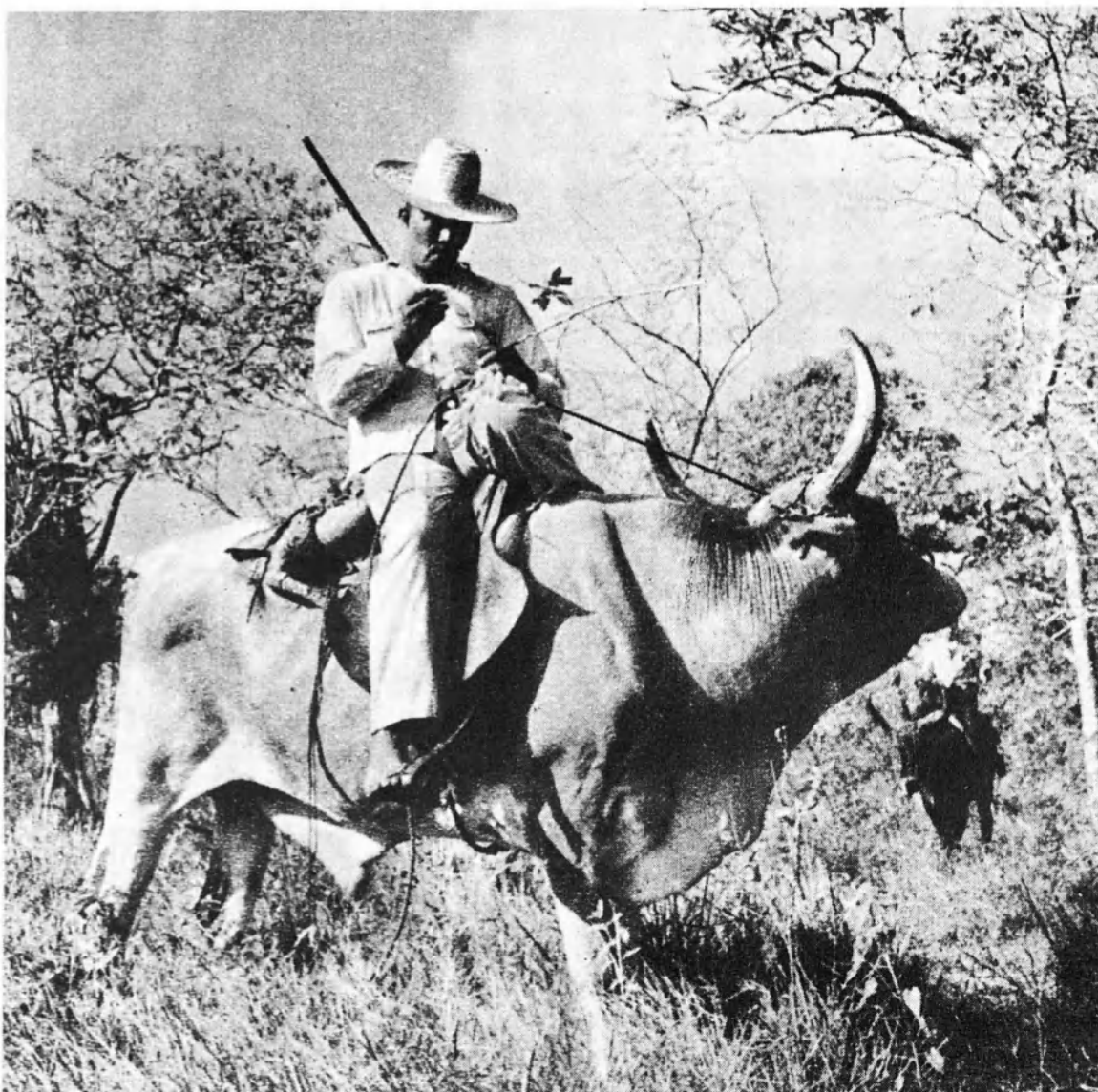


Photo Musée de l'Homme

effet, les travaux qu'ils ont entrepris nous font entrevoir une société disciplinée, régie par des chefs ou une aristocratie.

Sans une volonté et une direction d'ensemble, on expliquerait mal la construction de collines artificielles hautes de 8 m, longues de 120 m et larges de 40. Des communautés isolées, du type de celle des Indiens modernes, n'auraient pu réaliser un tel effort. Le caractère hiérarchique de l'ancienne société de Marajo peut être inféré du luxe de certaines tombes mises au jour dans des nécropoles où elles voisinaient avec des sépultures plus modestes.

L'île de Marajo contient peu de roches. La céramique



Aussi grande que le Danemark, l'île de Marajo est située à l'embouchure de l'Amazone, à proximité de l'Équateur. C'est l'une des grandes régions d'élevage du Brésil, avec un cheptel de plus de 600 000 têtes. Les paysans sont des cavaliers accomplis; outre les chevaux, ils montent des bœufs sellés (à gauche), qui offrent plus de sécurité pendant la saison des pluies, quand les plaines deviennent lacs et marécages. Les « vaqueiros » (ou vachers) de Marajo montent pieds nus, en passant le gros orteil dans un nœud de corde, et sautent à terre avec une grande agilité.

Photo © Marcel Gautherot
Rio de Janeiro

LE MYSTÈRE DE MARAJO

par Alfred Métraux

est à peu près tout ce qui subsiste de ce peuple énigmatique. De même que les Sumériens et les Babyloniens, les habitants façonnaient en argile de nombreux objets, dont les prototypes sont faits d'autres matières. Ainsi des cylindres en terre cuite semblent avoir servi d'ornements pour les lèvres et les oreilles. On a trouvé des sièges en terre cuite d'une forme identique à ceux que les Indiens sculptent dans des billes de bois.

Enfin, les fouilles nous ont livré en abondance des plaques triangulaires, légèrement bombées et perforées à leurs extrémités. La forme, une certaine usure et enfin l'association de ces objets avec des squelettes féminins leur ont valu le nom de *tanga*, cache-sexe. Ils ne sont pas sans rappeler ces pièces d'écorce triangulaire, seul vêtement des femmes dans certaines tribus amazoniennes.

De leurs croyances religieuses, nous ne connaissons que les rites funéraires. Ils incinéraient leurs morts ou recueillaient leurs os dans des urnes. Des statuettes représentant des femmes accroupies provenant de tombes ont peut-être eu une signification rituelle. Le style de la céramique de Marajo, essentiellement géométrique, se caractérise, en outre, par l'emploi de plusieurs techniques de décoration-modéage, champlevé et peinture. Certains vases sont agrémentés d'ornements en relief figurant des hommes et des animaux.

Sur quelques urnes funéraires, peintures et reliefs évoquent l'image sommaire d'un être humain. Les yeux pastillés sont souvent coupés d'un trait oblique qui confère au visage une expression triste comme si l'artiste avait

voulu ainsi suggérer le deuil et le chagrin. Quant à la richesse des motifs et à leurs combinaisons, seules les illustrations en donnent une idée adéquate.

Que savons-nous des origines de cette civilisation ? C'est en vain que les érudits ont consulté vieilles chroniques et documents sur l'exploration et la conquête de l'Amazone, dans l'espoir d'y trouver une allusion à ce peuple mystérieux. Tous sont silencieux. L'énigme serait donc restée totale sans le labeur de deux ethnographes américains, Mr. Clifford Evans et Mrs. Betty Meggers.

En dépit des obstacles de toutes sortes que la brousse et les marécages opposaient à leurs efforts, ils effectuèrent une série de fouilles dans l'île de Marajo. Ils purent établir que la civilisation des « Marajoaras » avait été précédée de trois autres phases archéologiques beaucoup plus rudimentaires, la première correspondant à l'existence d'un peuple de chasseurs et de pêcheurs. Entre ces cultures archaïques qui, à beaucoup d'égards, différaient peu de celles des Indiens amazoniens contemporains, et la phase la plus brillante, il n'existe aucun lien.

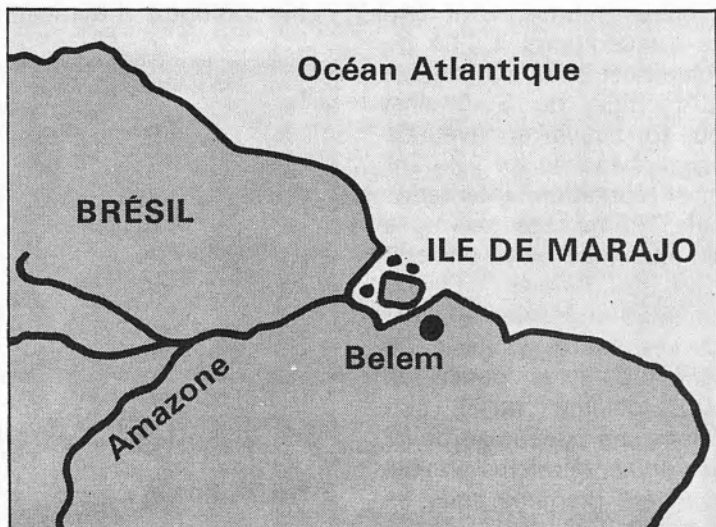
A une date que les deux archéologues estiment être le xiii^e siècle de notre ère, un peuple mystérieux émerge à l'embouchure de l'Amazone, y apportant une tradition artistique déjà formée. Ces envahisseurs prennent pied dans les plaines de la grande île et s'établissent dans de nombreux villages construits au sommet de collines artificielles. Loin de prospérer dans leur nouvel habitat, ils déclinent lentement.

Dans les sites les plus récents, la poterie est moins soignée et moins belle que dans les gisements plus anciens. Autre détail troublant : le mobilier funéraire s'appauvrit et s'uniformise. Ce phénomène semblerait indiquer que sous l'effet de la décadence générale, les classes sociales tendent à se niveler.

Enfin, à une époque sans doute de peu antérieure à la découverte de l'Amérique, la civilisation de Marajo s'éteint comme si ceux qui l'avaient créée étaient devenus incapables de la maintenir. Ils semblent avoir succombé à l'action de forces mystérieuses, car les fouilles n'ont apporté aucun indice de guerres ou d'invasions.

La civilisation de Marajo est donc tardive. Elle a été introduite déjà formée par des émigrants qui, coupés de leur base, n'ont pu la développer ni même la conserver. Ces faits acquis, il restait à retrouver le berceau du peuple inconnu qui s'est établi sur les rives de l'Atlantique. Evans et Meggers, se fondant sur des comparaisons qu'il nous est impossible de discuter ici, étaient persuadés que les recherches devaient s'orienter vers la région andine, notamment en Colombie.

Des trouvailles sporadiques le long de l'Amazone sem-



Ils étaient venus par l'Amazone

blaient jalonner la route suivie par les « Marajoaras ». C'est dans l'espoir de découvrir de nouvelles traces de cette migration qu'ils entreprirent récemment des fouilles sur les berges du rio Napo, un des affluents de l'Amazone, qui de tout temps a été une voie d'accès des Andes à l'Amazonie. Les onze sites archéologiques qu'ils explorèrent confirmèrent entièrement l'hypothèse qui les avait guidés. Les ancêtres des « gens de Marajo » avaient descendu le Napo et y avaient séjourné.

Les poteries qu'ils mirent au jour étaient souvent identiques à celles de Marajo et le Napo avait donc été une des étapes de la migration qui, partie de la Colombie, devait aboutir à l'embouchure de l'Amazone, quelque 5 000 kilomètres plus loin.

La tribu inconnue qui s'était déplacée à travers le continent l'a fait en un temps relativement court, car les gisements archéologiques du Napo sont peu épais et correspondent à une occupation relativement courte. Il est probable que les porteurs de cette nouvelle civilisation se sont arrêtés en cours de route sur le Moyen Amazone, car dans la région de Manaos, des poteries ont été découvertes qui, par leur forme et leur ornementation, se rapprochent à la fois de la céramique du Napo et de celle de Marajo.

Cependant, le berceau même de la civilisation de Marajo, qui doit se situer quelque part en Colombie, n'a pas encore été découvert. De nombreuses ressemblances entre diverses cultures colombiennes et celles de l'Amazone ont été signalées, mais jusqu'ici, les archéologues n'ont pu identifier la zone où les éléments typiques de la civilisation de Marajo se seraient constitués. Il est vrai que la Colombie, du point de vue archéologique, est mal connue.

Tout ce qui subsiste du peuple énigmatique qui vécut jadis sur l'île de Marajo, ce sont des céramiques, comme ces vases en poterie (ci-dessus et ci-dessous). Ces céramiques étaient ornées de dessins géométriques très subtils, champlévés ou peints.

Photos Musée de l'Homme. Paris



Selon les archéologues Evans et Meggers, la décadence, puis la disparition de la civilisation de Marajo seraient dues exclusivement à des causes économiques. La culture itinérante sur brûlis, qui était la forme d'agriculture pratiquée par les « Marajoaras » comme par toutes les tribus tropicales, a épuisé le sol en quelques siècles.

Un moment est venu où les gens de Marajo n'ont pu tirer de leur milieu les ressources nécessaires à une population quelque peu dense. La population ayant diminué, la spécialisation artisanale qui avait favorisé le développement de la céramique et d'autres industries ne put se maintenir. Il en résulta un effondrement progressif de toute la civilisation. Le destin de Marajo n'est pas sans rappeler celui de l'ancien empire Maya qui, lui aussi, s'arrêta brusquement dans son essor.

Cette cause économique de la mort des civilisations tropicales est aujourd'hui contestée. La question est donc loin d'être résolue et force nous est d'avouer que faute d'explication le mystère subsiste entier.

Cet article est l'un des derniers qu'Alfred Métraux a écrit pour « Le Courrier de l'Unesco ». Alfred Métraux, qui collaborait régulièrement à la revue depuis sa création en 1948 est mort en avril dernier. Anthropologue et écrivain ses expéditions à l'île de Pâques et chez les Indiens d'Amérique du Sud, ainsi que son activité en faveur de l'égalité raciale lui valurent une réputation internationale. Parmi ses ouvrages les plus importants, citons : L'île de Pâques (1941), Le Vaudou Haïtien (1959) et Les Incas (1962). La série de livres consacrée au problème racial que l'Unesco a publiée au cours des douze dernières années avait été préparée sous sa direction.

